

Passion de la décadence

Michel Biron

Number 67, Winter 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85343ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Biron, M. (2017). Review of [Passion de la décadence]. *L'Inconvénient*, (67), 40–41.

PASSION DE LA DÉCADENCE

Michel Biron

Oscar De Profundis est une vedette rock internationale qui s'est fait tatouer dans le dos un poème de Baudelaire, « *De profundis clamavi* ». Disciple d'un autre Oscar célèbre, Oscar Wilde, il est certainement le plus cultivé de tous les chanteurs rock de la planète. Parmi l'impressionnante liste d'artistes et d'écrivains qu'il adore, tous apparentés de près ou de loin à l'enfer de la décadence, au suicide ou à l'apocalypse, on trouve les noms de Dante, Poe, Wagner, Dostoïevski, Sade, Lautréamont, Rimbaud, Benjamin, Artaud, Beckett, Mishima, Volodine et quelques autres associés à l'imaginaire fin de siècle, comme Huysmans et Rachilde. Il mêle volontiers les styles, les langues, les époques, les genres, les arts. Dans ses chansons, il s'amuse à citer René Crevel, poète surréaliste suicidé, avec un accent *british* imité de l'acteur George Sanders. Il a grandi à Montréal en se faisant réciter du Nelligan, un parent éloigné de sa mère mélancolique. Il déteste toutefois sa ville natale (et sa mère) et s'est installé depuis longtemps aux États-Unis, entre autres à Taliesin West, la très moderne maison construite par Frank Lloyd Wright près de Phoenix en Arizona. Il a juré de ne jamais remettre les pieds à

Montréal, où est enterré le petit corps mutilé de son frère cadet Olivier, tué à la suite d'un kidnapping qui continue de hanter Oscar.

L'histoire se passe dans la seconde moitié du 21^e siècle et Montréal, comme le reste de la planète, est alors dirigée par le Gouvernement mondial. Le centre-ville n'est plus habité que par des hordes de miséreux traqués par les forces de l'ordre. Les riches, eux, se sont réfugiés dans les banlieues ou dans des maisons cossues, protégées par l'armée. De temps en temps, la ville organise des commémorations pendant lesquelles les vieux boulevards ou l'ancien Quartier des spectacles, squattés par les gueux, retrouvent brièvement des airs de fête. C'est à l'une de ces occasions que Montréal accueille l'icône Oscar De Profundis.

Son vrai nom est Oscar Ashland, ce qui lui va très bien vu qu'il se passionne pour les cimetières. Il consacre une partie de son immense fortune à acheter les tombeaux de ses artistes préférés et à les faire venir de partout dans le monde vers un autre de ses domaines, au Texas cette fois, où il aménage une « méganécropole » souterraine, un musée des morts que les touristes, espère-t-il,

pourraient visiter comme on visitait naguère le cimetière Montparnasse. Ce n'est pas seulement à des fins commerciales : il tient à préserver la mémoire de ces morts illustres parce qu'il est obsédé, comme tous les personnages de Catherine Mavrikakis, par les fantômes du passé, par tous ces pères de Hamlet qui vivent parmi nous et nous parlent : c'est par exemple le spectre des grands-parents victimes de la Shoah que la jeune Amy découvre dans le sous-sol de la maison familiale dans *Le ciel de Bay City* (2008) ou encore le fantôme omniprésent du père d'Érina dans *La ballade d'Ali Baba* (2014). Dans le monde apocalyptique d'Oscar De Profundis, ce ne sont pas les vivants qu'il faut sauver, mais les morts, menacés de mourir une seconde fois, rayés à jamais de la mémoire collective.

Les douze chapitres du roman alternent entre l'histoire d'Oscar et le tableau dystopique de Montréal devenue une ville morte, une ville de morts en sursis. Nous sommes en novembre, mois des morts, le soleil ne réchauffe plus rien, la lune elle-même, phénomène étrange, brille de moins en moins : « En catimini, les astres foutaient le camp. » Le cosmos se dérègle, le ciel se

détourne de la terre. Baudelaire l'avait prophétisé dans son poème « *De profundis clamavi* » : « Il n'est pas d'horreur au monde qui surpasse / La froide cruauté de ce soleil de glace ». Ce soleil de glace affecte toute la planète, mais plus particulièrement Montréal, où éclate une épidémie de peste noire. La ville décide d'autoriser la tenue du spectacle tant attendu d'Oscar, mais décrète l'état de siège dès le lendemain, forçant ainsi la vedette à demeurer confinée dans une maison opulente de la rue Sherbrooke, rebaptisée Sunset Boulevard. La maladie a ceci de singulier qu'elle semble ne s'attaquer qu'aux pauvres, ce qui fait l'affaire des autorités qui profitent de l'occasion pour tenter d'éradiquer non pas tant la maladie que la race des sous-hommes. L'armée envahit donc la ville pour exterminer tous ceux qui essaient bravement de survivre quelques heures ou quelques jours. Leurs cadavres se ramassent à la pelle, comme les feuilles d'automne. Un petit groupe mené par Cate, anciennement médecin, décide toutefois de ne pas mourir passivement. La bande à Cate planifie l'enlèvement d'Oscar De Profundis (qui rejoue ainsi le destin de son frère Olivier) et espère, grâce à ce coup d'éclat, susciter d'autres automnes érables un peu partout sur la planète. « Après tout, la révolution était peut-être en marche », se dit-on au moment de passer à l'action, comme en écho à la grève étudiante de 2012. L'opération est un succès, mais bien éphémère, la petite guérilla n'ayant aucune chance face à l'armée qui emploie les grands moyens pour libérer l'idole en quelques heures à peine. La ville respire, et même mieux qu'avant puisque les pauvres ont enfin crevé pour de bon. Le succès est si grand que les banlieusards reviennent en ville, laquelle est transformée en une sorte de festival permanent. Les métropoles du monde entier sont elles aussi soulagées et l'État universel confirme son pouvoir, qui consiste surtout à laisser aller les choses : inutile de faire la guerre aux pauvres créatures puisqu'elles s'entreteuent ou disparaissent d'elles-mêmes.

Oscar De Profundis, on le voit, comporte une forme de satire sociale pleine d'allusions grinçantes ou amusantes à l'actualité locale et internationale. On y

lit que le français s'est à peu près perdu, que seule l'Université McGill demeure active au centre-ville, que les lois spéciales votées à Montréal quelques années plus tôt permettent aujourd'hui aux forces de l'ordre de tirer à vue sur la « vermine », que l'État est désormais totalitaire, que les banlieues ont vidé les villes de leur population, que le passé (« l'ancienne culture non virtuelle ») n'intéresse plus personne, que les pannes d'internet constituent une des grandes menaces pour l'ordre mondial, que tous les banlieusards sont préparés au pire et accumulent des réserves pour survivre en cas de désastre, etc. Il est en outre interdit de publier des livres sur papier, et tous ceux qui osent encore défendre les formes de matérialité livresque sont vus comme « des êtres irresponsables, des criminels qui ne song[ent] pas aux générations futures et aux déchets qu'on leur laisserait ».

Les deux héros, Oscar et Cate, apparaissent comme deux résistants, le premier par le culte de la mémoire, et de la mémoire littéraire en particulier (il obtiendra la grâce d'un de ses ravisseurs, le dernier des libraires, à qui il confiera sa bibliothèque), Cate par la pulsion de révolte qui fait d'elle une sorte de Louise Michel des temps posthumains. Ce sont deux personnages « conceptuels », c'est-à-dire qu'ils obéissent à une idée de départ (« C'était cet esprit rebelle qui manquait maintenant à notre société ») et ne prétendent avoir ni profondeur ni complexité. Ils ont quelque chose d'abstrait qui est aussi le propre du roman d'anticipation, même si, dans ce cas-ci comme dans le dernier roman de Michel Houellebecq par exemple (*Soumission*), il s'agit d'un avenir si rapproché qu'on ne perd jamais de vue les liens avec le présent. Le genre s'apparente donc moins à la science-fiction qu'à une sorte d'essai critique sur notre monde placé sous le signe d'un imaginaire apocalyptique. Comme chez Houellebecq, on sent une véritable passion de la décadence (les deux romans célèbrent d'ailleurs la mémoire de Huysmans, romancier par excellence de la période décadente). Mais chez Catherine Mavrikakis, cette passion s'accompagne d'un appel à l'insoumission qui est l'opposé exact, sur le plan poli-

tique, du caractère passif et dépressif du héros de *Soumission*. Oscar et Cate sont des héros positifs qui n'en font qu'à leur tête – du moins, c'est ce que le roman suggère. Car paradoxalement, leur combat pour la défense du livre, de l'art, de la mémoire, de l'idéal de révolte ou du droit des gueux n'a rien de provocant et ne peut, d'une certaine manière, que conforter le lecteur dans ses propres convictions, lui qui est forcément du côté du livre, de la culture lettrée. D'où le côté satisfaisant, presque rassurant, de ce roman apocalyptique qui célèbre les valeurs mêmes à la base de l'acte que nous sommes en train d'accomplir, nous, ses lecteurs.

S'ajoutent à ce paradoxe le contraste entre l'appel à la résistance ou à la sédition (les deux termes sont politiquement synonymes) et le côté sage, parfois un peu convenu, de l'écriture, moins imaginative, moins vibrante que dans d'autres romans de l'auteure. Moins soignée aussi, si l'on en juge par les maladroites de certaines tournures (« Les rats laveurs du mont Royal [...] cherchaient très certainement un refuge inespéré »), par des répétitions de mots (le mot *horde* revient beaucoup) ou par des pléonasmes (« Subitement, il s'était arrêté net »). Mais ce qui ressort surtout de ce roman plein d'ironie, c'est la conscience que le désir de révolte incarné en particulier par Cate a quelque chose d'à la fois désespéré et de comique : « Elle savait pourtant qu'elle ennuyait souvent ses compagnons avec ses longues envolées concernant la possibilité d'une révolte exemplaire, organisée et planétaire. Cate n'était pas dupe. » Elle croit sans être dupe, elle fait la révolution sans se leurrer, elle est la fille de la décadence et elle aime le parfum de subversion de la décadence. Oscar De Profundis pourrait bien, un jour, créer une chanson à sa mémoire et ajouter son corps au cimetière de tous les héros de la décadence. ■

OSCAR DE PROFUNDIS
Catherine Mavrikakis
Héliotrope, 2016, 325 p.